

La vieille Amérique étrange



Bob Dylan selon Greil Marcus : « Drôle, corrosif, prophétique et imprévisible » (Photo DR)



Jerry Lee Lewis à un journaliste : « Je me demande ce que Shakespeare aurait pensé de mes disques... » (Photo DR)

JOËL RAFFIER

Dans « New York », en 1929, Paul Morand écrit : « L'Europe, cette mère, a envoyé aux États-Unis, au cours de l'Histoire, les enfants qu'elle désirait punir d'être huguenots, quakers, pauvres, juifs ou simplement des cadets. Elle a cru les enfermer dans un cabinet noir et c'était l'armoire aux confitures. » « La République invisible », de Greil Marcus, et « Hellfire », de Nick Tosches, restituent l'un des cris de ceux qui se sont sérieusement coincés les doigts dans la porte de l'armoire, le rock'n roll.

Dans « la République invisible », Greil Marcus part d'un enregistrement de Bob Dylan, en 1967, « The Basement Tapes », pour raconter avec la précision d'un historien et la fausse désinvolture narrative d'un Clint Eastwood cette « Amérique inconnue et inexplorée, d'autant mieux dissimulée qu'elle est exposée à tous les regards, comme "la Lettre volée" d'Edgard Poe ».

Bob Dylan et l'espoir

Un mot sibyllin ou une intonation du barde Dylan et l'auteur exégète entraîne le lecteur vers une passionnante plongée ethnomusicale dans l'inconscient collectif d'un continent. Le masque

puritain des premiers colons, des coucous métaphoriques qui pendent dans le nid des autres, des sermons (Luther King) et des discours (Lincoln), les Appalaches de la crise de 1929, la guerre des mineurs en 1920 ou un simple fait divers tragique, et c'est l'histoire américaine qui apparaît, sauvage et passionnante. Dylan 67, selon l'auteur, y incarnait l'espoir, malgré tout : « Le pays était à la fois une menace et une supplication, une église et un échafaud. Pour trouver la solution de l'énigme, il fallait avoir la foi : (...) on ne pouvait croire en l'avenir que si l'on croyait au passé, et on ne pouvait croire au passé qu'à condition de pouvoir le toucher, le modeler comme l'argile dont il s'était servi pour vous modeler vous-même. »

Le dernier fils sauvage

La foi, le pianiste-chanteur Jerry Lee Lewis, alias The Killer, n'a de cesse de s'en réclamer, de la trahir, de la retrouver et de la perdre.

Nick Tosches, dans « Hellfire », elliptique mais puissant récit biographique, raconte l'histoire de ce Sudiste imprévisible et chatouilleux, incapable d'échapper au déterminisme de ses origines.

Issu d'une communauté pentecôtiste de Louisiane qui se targue de « parler en langue avec l'Esprit-Saint », Jerry Lee Lewis, que son grand-père baptise « le dernier fils sauvage », n'aura de cesse de poursuivre la damnation (rock'n roll, musique de « Nègres ») et la repentance (country music, « famille et tradition »). Par petites touches, à l'aide de phrases courtes et percutantes, l'auteur livre une parabole rythmée qui révèle un personnage peu sympathique avec l'humour de Twain au service d'un récit bouillonnant et régulier comme le fleuve Mississippi qui lui sert de décor.

Les tragédies (mort de ses deux fils) et les épisodes gratinés de sa vie privée (divorces à répétitions, déluges d'amphétamines, fontaines de bourbon, armes à feu et balles réelles) ne sont pas éludés, même s'ils ne constituent pas le principal intérêt de ce « boogie-woogie et châtiment » en Dixieland qui place Nick Tosches dans la lignée des classiques américains et Jerry Lee dans celle d'un Iago torturé et dévastateur. ■

« La République invisible », de Greil Marcus (Editions Denoël, collection X-trême, 320 pages, 21 euros ou 137,75 F), et « Hellfire », de Nick Tosches (Editions Allia, 210 pages, 18,29 € ou 120 francs).